Jean-Louis COURRIOL
Université de Lyon II

CIORAN ENTRE DEUX LANGUES OU DE L'*INCONVÉNIENT* DU BILINGUISME

Résumé : L'auteur de l'article se propose de démontrer - à la suite d'une lecture *attentive des Cahiers d'Emil CIORAN- la double tentation que celui qui est considéré, avec Roger Caillois, comme un des meilleurs stylistes français, doit subir: celle de sa langue maternelle et celle de sa langue d'adoption, dans une dynamique fondée sur d'inextricables relations d'adoration ou de rejet de la part de cet «écrivain roumain d'expression française ». C'est au combat avec le langage et son double, comme dirait Julien Green, avec lequel Cioran partage le sort de l'écrivain bilingue que l'on assiste ici, affrontement bénéfique pour l'œuvre et pour l'homme, à la quête d'une identité spirituelle. Au-delà des approches philosophiques, le mécanisme du bilinguisme permet de révéler en quoi le choix linguistique procède d'une contrainte positive chez un sujet spécial, celui du penseur, de quelqu'un pour qui l'aphorisme fut la bataille des mots contre les maux.*

Mots-clés *:bilinguisme, langue maternelle, langue d'adoption, choix linguistique*

> Motto *: Sur toute chose, j'ai eu* au moins *deux points de vue divergents. D'où mon indécision théorique et pratique. (Cahiers,Gallimard, p. 137)*

Sous ce titre volontairement allusif à l'œuvre d'Emile Cioran, l'écrivain roumain d'expression française, nous nous proposons de mettre en lumière les attitudes et les contradictions d'un esprit face à une réalité linguistique - l'adoption d'une langue étrangère et conséquemment la manière d'assumer son bilinguisme – qui relève d'une quête identitaire. Au-delà des approches philosophiques, le mécanisme du bilinguisme permet de révéler en quoi le choix linguistique procède d'une contrainte positive chez un sujet spécial, celui du penseur, de quelqu'un pour qui l'aphorisme fut la bataille des mots contre les maux. Celui qui a acquis le français au point d'être considéré comme un des plus subtils penseurs dans la langue de Montaigne, ne renie pas son idiome natal auquel il trouve des richesses poétiques incomparables voire même plus puissantes que dans toute autre langue, tout comme il ne peut pas se défendre de trouver au français - langue qui l'attire irrésistiblement- une capacité de subtilités et des finesses uniques pour le domaine philosophique, en même temps qu'une rigidité de langue morte

Cioran n'est pas le seul cas d'auteur étranger à avoir choisi le français comme moyen d'expression, mais il est un des rares à avoir tant médité sur cette entité qu'est la langue, à l'instar d'un autre « écrivain d'expression française », Julien Green. A cette différence près que pour ce dernier le français était la langue qu'il parlait tous les jours et dès l'enfance, puisqu'il est né à Paris (en 1900), de parents américains. Si on s'en tient à la définition de la langue maternelle force est de constater qu'au moins du point de vue de l'étymologie, le français ne l'est point ni pour Green (à qui sa mère ne parle qu'en anglais), ni pour Cioran, né en Roumanie, de parents roumains. Tout dictionnaire de linguistique nous dira que l'on « appelle *langue maternelle* la langue en usage dans le pays d'origine du locuteur et que le locuteur a acquise dès l'enfance, au cours de son apprentissage du langage » (*Dictionnaire de linguistique*, Larousse, 1973, par Jean Dubois).

BDD-A5350 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:11:40 UTC)

Lorsqu'il choisit la France, Cioran choisit avant tout sa langue, se plaçant d'emblée sur le plan strictement individuel dans une situation de bilinguisme qui est, comme on le sait, *l'aptitude à s'exprimer facilement et correctement dans une langue étrangère apprise spécialement*. « Spécialement » dans le sens de « volontairement ». Dans l'ouverture de son *Histoire et utopie* (1960), Cioran faisait déjà cette réponse à un ami resté dans son pays natal, la Roumanie :

> Vous voudriez savoir si j'ai l'intention de revenir un jour à notre langue à nous, ou si j'entends rester fidèle à cette autre où vous me supposez bien gratuitement une facilité que je n'ai pas, que je n'aurai jamais. Ce serait entreprendre le récit d'un cauchemar que de vous raconter par le menu l'histoire de mes relations avec cet idiome d'emprunt, avec tous ces mots pensés et repensés, affinés, subtils jusqu'à l'inexistence, courbés sous les exactions de la nuance, inexpressifs pour avoir tout exprimé, effrayants de précision, chargés de fatigue et de pudeur, discrets jusque dans la vulgarité. Comment voulez-vous que s'en accommode un Scythe, qu'il en saisisse la signification nette et les manie avec scrupule et probité ? (*Histoire et utopie*, Gallimard, 1960, p. 9)

Bel hommage, comme il en existe rarement, de la part de ce combattant sur le front des mots : « Quelle consommation de café, de cigarettes et de dictionnaires pour écrire une phrase tant soit peu correcte dans cette langue inabordable, trop noble et trop distinguée pour moi ! » (H. U. p. 10).

Le français est une *langue d'emprunt* qu'Emil Cioran a choisi vers l'âge de 37 ans parce que elle lui permettait de se reconstruire mentalement, d'organiser et de saisir le sens de ses idées, de fuir le chaos qui avait tendance à l'accaparer

> La langue [française] refuse le chaos mental. Etre confus, c'est pécher contre elle, contre son génie. Penser en français, c'est se couper du chaos, de tout ce qu'il apporte de richesse et de surprise (*Cahiers*, 1957-1972, Gallimard, 1997 p.302),

alors que pour Julien Green elle est une sorte de seconde langue maternelle comme il le raconte dans *Le langage et son double*, qu'il a apprise tout naturellement, à l'école et dans la rue et qu'il a comprise avant même de comprendre l'anglais. Chez Green, de façon plus transparente que chez Cioran, l'appartenance à une langue touche à la quête identitaire:

> Cette question de langage m'a toujours passionné, car c'est notre substance même qui est en cause. Dans mon enfance il m'a été donné d'apprendre deux langues à la fois, et c'est un problème si intéressant de voir croître dans un jeune être deux façons différentes de penser et de rêver, que je m'excuse de citer mon cas personnel. Je suis né à Paris de parents américains ; comme les autres garçons de Paris, j'ai été élevé dans un lycée où tous mes camarades étaient français. C'était littéralement ma langue maternelle qui dehors, au lycée, devenait une langue étrangère. (*Le langage et son double*, Editions du Seuil, coll. Points, Paris, 1987, p.161)

Cioran est une aubaine pour l'analyste que le phénomène et l'épiphénomène concernant les rouages du langage interpellent : d'innombrables remarques, observations, notes ou allusions émaillent ses écrits, mais surtout ses ***Cahiers*** documents si authentiques de par leur nature *diariste*. Ils tiennent lieu d'un ***Cioran par lui-même*** ! Ainsi pourrions-nous refaire- si tant est que cela soit possible - le parcours spirituel d'un auteur insaisissable comme Emil Cioran- le combat du Roumain avec sa langue d'adoption. Il nous confie les débuts de ce combat :

> « Quand, en 1929, j'allai à Bucarest pour de vagues études, j'y constatai que la plupart des intellectuels y parlaient couramment le français ; d'où chez moi, qui le lisais sans plus, une rage qui devait durer longtemps et qui dure encore, sous une autre forme, puisque, une

BDD-A5350 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:11:40 UTC)

> fois à Paris, je n'ai jamais pu me débarrasser de mon accent valaque. Si donc je ne peux articuler comme les autochtones, du moins vais-je tenter d'écrire comme eux, tel dut être mon raisonnement inconscient, sinon comment expliquer mon acharnement à vouloir faire aussi bien qu'eux et même, présomption insensée, mieux qu'eux ? (Ercices d'admiration, p.213)

La confrontation avec les mots, avec le langage est, de toute évidence, le quotidien des grands écrivains. Chez Cioran cela touche au métaphysique :

> Plus je me sens vidé intérieurement, plus me passionnent les questions du langage. L'écrivain indifférent à tout, incurieux et épuisé finit en grammairien. Dénouement insignifiant et honorable; la médiocrité après l'excès et les cris. (*Cahiers*, p. 108).

C'est à peine excessif, vu que cet « aveu » arrive juste après la phrase « Je ne suis heureux que dans le voisinage du degré zéro de lucidité », notée le 28 septembre 1962, remarque de quelqu'un dont « personne ne devinera jamais de quelle *faculté de cafard* [il] dispose » (idem, p.201).

La langue est pour l'écrivain, comme pour tout locuteur, un moyen d'évaluation du réel. Elle permet, à tour de rôle, jugement, adoration:

> Quelques objections que j'aie à faire aux écrivains français en général, je n'oublie pas qu'eux seuls savent tourner délicatement une phrase (*Cahiers*, p.200)…

ercice de style :

> Mon sens du ridicule est coupable d'avoir tué mon grand penchant pour l'exclamation. Mourir d'exclamation ! plutôt *: Ses exclamations l'ont tué.* (idem),

ou exécration :

> Je viens de lire quelques pages que j'ai écrites en roumain il y a plus de vingt ans. Mauvaise poésie s'il en fut. Une sorte de « frémissement » continuel qui me donne la nausée. Si j'avais maintenant la vitalité d'alors, peut-être ferrais-je quelque chose de bien, en tout cas de moins pénible. Se garder de la poésie comme de la peste. Ou alors écrire carrément des poèmes. Une seule chose positive : j'étais arrivé à Paris, pendant la guerre, à une connaissance du roumain qui me stupéfie. Je lisais la Bible (dans notre idiome, bien entendu) tous les jours. Je me souviens que j'allais dans la rue Jean de Beauvais (j'habitais à côté) pour y chercher des livres « religieux ». Ainsi suis-je remonté aux sources de la langue. Aujourd'hui que je regarde ce que j'ai écrit à l'époque, je suis forcé de reconnaître que mon effort d'alors n'a pas donné les fruits que j'en espérais. (Cahiers ,p.187).

Au cours du mois d'août 1966, Emil Cioran, qui devait revoir les épreuves de ses textes à paraître en Angleterre et en Allemagne, note dans ses carnets :

> Corriger mes textes traduits en anglais ou en allemand, être obligé de me relire avec la loupe, quel supplice ! Le mal que j'ai eu à les écrire, le perpétuer, le retrouver en essayant de les déchiffrer en une autre langue ! Ecrire dans une langue d'emprunt pour ensuite se corriger dans une autre langue d'emprunt, tout cela est un peu trop. (*Cahiers*, p. 386)

Allié ou ennemi, la langue génère chez Cioran des réactions contradictoires. Dans une note du 20 février 1966, on peut lire cette remarque qu'il fait sur sa langue maternelle : « Le roumain - la langue la plus laide et la plus poétique qui soit » ! Et contredisant la célèbre formule dont la « mythologie » nationale a fait son miel, selon laquelle « le Roumain est né poète » (formule qui s'explique en partie par la quantité de poètes de grande qualité, disons-le en toute objectivité), Cioran poursuit dans une logique imparable : « Et si les Roumains ne sont pas grands poètes, la raison en est que la langue n'offre aucune résistance, et ne constitue aucun obstacle à franchir. La tentation de la facilité est grande, et il est compréhensible qu'on y cède » (*Cahiers*, p. 347).

BDD-A5350 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:11:40 UTC)

Pourtant, Emil Cioran né à Ràsinari et ayant poursuivi ses études en Roumanie, garde par devers lui des liens étroits et insoupçonnables (à en croire son étonnement aux moments où il découvre la chose) avec les mots roumains:

> Hier, à la bibliothèque de l'Institut pédagogique, j'ai feuilleté le vieux dictionnaire roumain-français de Damé. Tous les mots roumains – d'une force, d'une poésie extraordinaire ; leur équivalent français, creux, insipide, conventionnel, *didactique* ; c'est du *latin* au pire sens du mot. (*Cahiers*, 377).

C'est lui qui souligne, donnant ainsi son sentiment sur la langue latine et la perception qu'il en a. Son côté ordonné et rigide contrarie l'inclassable esprit de Cioran. On trouve ailleurs cette méfiance face à la rigidité des langues, lorsqu'il rapporte le dialogue qu'il a eu un après-midi avec un écrivain hongrois : « Je [lui] disais (…) que le français était une langue juridique, qu'elle convenait parfaitement aux notaires, et qu'elle était faite pour qu'on y rédige des contrats (car elle est l'ennemie de l'équivoque). Je lui disais aussi qu'elle seule savait jouer sur les nuances et qu'au fond, sans elle, la conversation n'aurait aucun sens. » (*Cahiers*, p.857).

Arrivant *dans* le français (comme on dit arriver *dans* un pays) peu de temps avant la quarantaine, Cioran n'a pas l'avantage linguistique de l'étranger baignant dès sa naissance dans cette langue, ni même la facilité du petit immigré qui s'intègre bien plus rapidement que les adultes, car il pratique la langue du matin au soir avec les camarades (de jeu ou d'école) français, de manière spontanée, intuitive. Cioran adulte, parle probablement un français standard, « académique », appris à force de leçons et de règles qu'il doit respecter. Un français correct qu'il a dompté par étapes, de proche en proche, avec lequel il se trouve à présent (au moment où il se met à écrire ses premiers livres) en interdépendance obligée. Le français est fait de mots face auxquels Cioran est obligé de constater que : « il n'en existe pas un seul dont l'élégance exténuée ne me donne le vertige : plus aucune trace de terre, de sang, d'âme en eux. Une synta d'une raideur, d'une dignité cadavérique les enserre et leur assigne une place d'où Dieu même ne pourrait les déloger ». (H. U., p.10). Ce bel ercice de style est à rapprocher des notes laissées dans les Cahiers, datant de la fin août 1966:

> Ce qui m'empêche d'innover en français, c'est que je veux écrire *correctement*. Ce scrupule, poussé jusqu'à la nuance, vient du fait que j'ai commencé à « composer » en cette langue à trente-sept ans. C'est exactement comme si j'écrivais en une langue morte, et on sait la différence, selon Meillet, je crois, entre une langue vivante et une langue morte – c'est qu'en cette dernière on n'a pas le droit de faire des fautes. (L'obsession de la *faute* me gâche tout le plaisir d'écrire en français. C'est ce que j'ai appelé « la sensation d'être dans une camisole de force » - que me donne toujours cet idiome – trop rigide à mon gré. Une langue dans laquelle je ne peux pas *m'oublier*, - dans laquelle je suis contraint, crispé, empoté, une langue dont les règles me paralysent et me hantent, et m'enlèvent tous mes moyens. *Un prophète foudroyé par la grammaire.*) (C. p. 388)

Il est inutile de faire remarquer que la fin même de cette phrase paratonnerre (pour continuer sa métaphore) démontre qu'il arrive à faire du style, autrement dit à innover dans cet idiome accusé d'être hostile à une création « débridée ». On comprend aisément la facilité qu'aurait eu Cioran de s'exprimer s'il était né en France, comme J. Green. Ce dernier raconte dans le chapitre *Une expérience en anglais* du livre cité précédemment sa facilité linguistique en tant que parfait bilingue :

> Des années plus tard je revins à Paris [d'Amérique] où je me remis à écrire en français, je n'avais aucune raison de faire autrement puisque je vivais en France. Cependant, je correspondais avec mes amis d'Amérique en anglais. Mais écrire des lettres n'a que peu de rapport avec écrire des livres. C'est une idée bien française que, faire un livre étant un

BDD-A5350 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:11:40 UTC)

> métier, on ne peut l'écrire avec le même abandon ni, hélas, la même désinvolture que des lettres à un ami. Cela peut être vrai dans toutes les langues, mais ce l'est surtout en français, où les écrivains donnent une importance extraordinaire au style. En mettant pour écrire ses meilleurs habits, veste brodée, fines manchettes de dentelle, Buffon devenait sans le vouloir le symbole vivant de l'attitude française envers la littérature. Je trouve cela peu encourageant. Pour moi les plus belles pages de Flaubert ne se trouvent pas dans ses romans, si grands soient-ils, mais dans les huit ou dix volumes de ses lettres, dont beaucoup sont écrites à la diable, sans ces scrupules de style qui le mettaient à la torture et ne lui ont laissé écrire qu'un si petit nombre de romans trop travaillés. (Le *langage et son double*, p. 172)

Les considérations de Julien Green sont intéressantes de plusieurs points de vue, comme on vient de le voir, parce qu'elle concernent à la fois son attitude par rapport à sa langue d'adoption mais aussi, une attitude plus générale, celle de tout auteur préoccupé par le style : « Rien n'a changé en France quant à l'importance du style », dit cet anglais ! Parce que *l'on pardonne à un homme tout ce qu'il dit, s'il le dit bien* – affirme J. Green- et il se hâte d'ajouter : « Mais un livre bâclé a peu de chance de durer ». (p.173)

Sans s'ériger en spécialiste du langage, J. Green effleure par ailleurs un véritable problème linguistique, à partir de son expérience de sujet parlant deux langues à la fois :

> Est-on le même en français et en anglais ? Dit-on les mêmes choses ? Pense-t-on de la même manière dans les deux langues et avec des mots pour ainsi dire interchangeables ? Voilà des problèmes que je n'ai pas la prétention de résoudre, mais qu'il serait curieux d'examiner un peu. Souvent je suis tenté de croire que les racines du langage plongent jusqu'au profond de notre personnalité et que c'est notre façon d'être qui est en jeu quand on nous apprend à parler dans une langue ou dans une autre. Un petit français n'appréhende pas l'univers comme le fait un petit américain, et c'est en partie à cause de la langue à travers laquelle, si l'on peut dire, cet univers leur est présenté. Après tout, nous sommes ce que nous pensons. » (J. Green, id.,p.213)

Ce que nous pensons ou ce que nous écrivons ? L'un et l'autre ! aurait peut-être répondu Cioran, lui qui s'est bien rendu compte du « piège » que la langue représente pour la pensée :

> Je ne m'en aperçus malheureusement qu'après coup, et lorsqu'il était trop tard pour m'en détourner ; sans quoi jamais je n'eusse abandonné la nôtre, dont il m'arrive de regretter l'odeur de fraîcheur et de pourriture, le mélange de soleil et de bouse, la laideur nostalgique, le superbe débraillement. Y revenir, je ne puis ; celle qu'il me fallut adopter me retient et me subjugue par les peines mêmes qu'elle m'aura coûtées. (H U,p. 10-11)

Au mot « piège » on pourrait substituer celui de « prison » dont le champ sémantique est richement représenté dans la déclaration ci-dessus : retenir, subjuguer, peines. La *camisole* n'est pas très loin !

On peut difficilement résister à la tentation de n'y voir qu'un trait caractéristique de la manière « cioranesque » de penser, de ne pas mettre en rapport, par rapprochement d'idées, cet autre aveu, consigné quelque lignes plus loin :

> Je me suis imposé une philosophie sceptique pour pouvoir contrecarrer mon tempérament malheureux, mes affolements, mes réactions d'humeur. A chaque moment j'ai besoin de me dominer, de freiner mes impulsions, de combattre mes indignations auxquelles je ne *crois* pas, mais qui surgissent de mon sang ou je ne sais d'où. Le scepticisme est un *calmant*, le plus sûr que j'aie trouvé. J'y ai recours en toute occasion ; sans lui j'éclaterais à la lettre.

A pareil esprit fait de continuelles contradictions, la langue française semble faite « sur mesure », car elle lui va comme un gant (pour changer de… « camisole » !) La rigidité

BDD-A5350 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:11:40 UTC)

intrinsèque du français vous oblige à formuler clairement les idées, à chasser le vague (si poétique, pourtant, diraient les Roumains !), elle induit une économie lexicale qui favorise la concentration et la clarté. Plus précisément : c'est ce que l'on exige d'un styliste ! « Je me suis astreint à la concision», c'est un fait (p. 408) et seul le français semble fait pour cela. Le français, pour Cioran est à la fois une langue de la sécheresse, ne dit-il pas que « Beckett, qui, fort curieusement, se sent en France tout à fait chez lui, n'a en réalité aucune affinité avec une certaine sécheresse, vertu éminemment française, mettons parisienne » (in Ercices d'admiration, p.107) mais aussi « un idiome idéal pour traduire délicatement des sentiments équivoques » (in Aveux et anathèmes, Œuvres, p.1723). C'est encore lui qui affirme :

> Je n'aime pas définir les mots (laissons cette besogne aux philosophes) mais des sensations, des frissons, des brûlures. Mes idées ? Des sanglots dégénérés en formules. (C., p.909)

Et si Cioran constate, parfois, que ces écrits ne présentent pour son époque « qui aime l'obscurité », aucun intérêt, étant « trop clairs », il s'empresse d'ajouter, avec une certaine amertume : « Mais cette époque facile ne saurait imaginer quel combat j'ai mené, d'abord contre moi, ensuite avec la langue, pour acquérir ce semblant de clarté qu'on méprise tant autour de moi. » (*idem*, p.396). Deux mois plus tard, exactement, il consigne dans ses cahiers cette note très brève :

> Avec la langue française j'ai engagé un combat qui est loin d'être terminé, qui ne le sera jamais. Avec un tel ennemi ! (p.436)

C'est un cri du cœur d'une telle force que Cioran s'*oublie* un instant, jusqu'à contrarier la synta du français ; il n'est pas nécessaire de parler roumain pour remarquer que l'ordre des mots dans cette phrase est pour le moins étonnant. Mais il est gratifiant de connaître le roumain pour identifier là une formulation typiquement roumaine : « Cu limba francezà am început o luptà… » Que dire de la dernière réplique qui semble un calque du roumain : « Cu un astfel de dusman ! » C'est dire, au-delà de toute considération sur l'auto traduction chez Cioran, (dont nous avons parlé ailleurs et même à plusieurs reprises) qu'il se comporte ici en locuteur bilingue subissant une forte émotion, moment où la langue maternelle surgit sans crier gare !

Dans son éternelle quête du spirituel, Emil Cioran vise premièrement le langage, seul capable de nommer et de donner un fondement réel à un élément irréel, imaginaire, pressenti malgré son inconsistance :

> Je ne suis pas un écrivain, je suis quelqu'un qui cherche ; je mène un combat spirituel ; j'attends que mon esprit s'ouvre à quelque lumière qui n'a pas de nom dans nos langues. (*Carnets*, p.306).

C'est, au-delà de son scepticisme foncier, un aveu d'*exorcisme* à travers le langage que fait ici Cioran, puisque la langue apparaît comme dernière planche de salut possible. « Dans tous les moments de vide, de néant intérieur, de sécheresse sans appel, je m'accroche au langage, pis : à la grammaire », note-il le 21 mai 1966. Cioran vit la langue comme d'autres vivent les passions :

> Aujourd'hui, en feuilletant un mauvais livre sur Rimbaud, je tombe sur la reproduction de la fiche de l'hospice de la conception, où Rimbaud était interné, [de] retour à Marseille. On y lit : *Négociant*…j'en ai ressenti un coup au cœur. Rarement une chose *que je savais* m'a donné émotion plus violente. Après un pareil *choc*, fuir dans quelque désert paraît l'unique issue qui s'offre encore à l'esprit. (C.,p. 364)

BDD-A5350 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:11:40 UTC)

Parfois le Verbe est une barrière impossible à franchir et le Mot - un mur contre lequel butte l'écrivain « dans l'impossibilité d'écrire » (C., p. 93) ou qui l'émerveille: « *Déchéance* - mot qui a toujours fait sur moi un effet magique, -un enthousiasme pour la déchéance ».(C., p.94). D'ailleurs, Cioran avoue, à sa manière aphoristique : « J'aime mieux peser un mot qu'une proposition, je n'ai rien d'un logicien » puisque concentrer - est toujours le soucis de Cioran:

> Méditer, c'est s'opposer au foisonnement des idées, c'est faire en sorte qu'une seule vous retienne pendant longtemps et qu'elle ait le privilège d'occuper exclusivement l'esprit. La méditation : monopole d'une idée sur toute l'étendue de notre esprit. En somme, une monomanie *féconde*. (C.,p.302).

Vers la fin de ces *Cahiers*, il fait de plus en plus de remarques générales sur ses œuvres et leur style, sur l'expression, prenant un peu de recul, mais sans jamais quitter le rapport à la langue : « Mon malheur, dans mes livres français, est d'avoir voulu faire du… style. Réaction de métèque, compréhensible mais inexcusable » (C., p.845) ou « Que je regrette d'avoir écrit mes livres dans ce style « constipé », noble, balancé, artificiel. Pas une fois ce lyrisme dégueulasse, sans lequel nulle vie, nul souffle ! J'ai hurlé, la grammaire à la main ! Tragédie de métèque ! » (C., p.852) De métèque qui sent cette langue plus que s'il y était né, car il n'y a qu'un métèque, de par son statut d'admirant qui peut constater la décadence d'une langue, comme le fait Cioran :

> Le français est devenu une langue provinciale. Je ressens cette dégringolade comme un deuil. Une perte dont je ne parviens pas à me consoler. La mort de la Nuance. (C., p.856).

Ce « métèque » auquel « le Balkan (sic) ne pouvait plus rien offrir à vingt ans » a compris « que c'est le drame et l'avantage aussi d'être né dans un espace *culturel* mineur, quelconque. *L'étranger* était devenu mon dieu. » (E.d.A, p.162). Il savait aussi que : « l'écrivain est un détraqué qui use de ses fictions que sont les mots pour se guérir. De combien de malaises, de combien d'accès sinistres n'ai-je pas triomphé grâce à ces remèdes insubstantiels ! (id.p.204)

Bibliographie :

CIORAN, Emil : *Cahiers*, 1957-1972, Editions Gallimard, Paris, 1997

***: *Œuvres*, Editions Gallimard, coll. Quarto, Paris, 1995

*** : *Histoire et utopie* : Editions Gallimard, coll. NRF, Les ESSAIS XCVI, 1960

*** : *Ercices d'admiration, Essais et portraits*, Gallimard, coll.Arcades, 1987

GREEN, Julian : *Le langage et son double*, traduit par Julien GREEN, Editions du Seuil, coll. Points, Paris, 1987

BDD-A5350 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:11:40 UTC)